

Lectures

Louise Verreault et François Lachapelle

Numéro 25, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18503ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Verreault, L. & Lachapelle, F. (1984). Compte rendu de [Lectures]. *Continuité*, (25), 50–50.

Trois-Rivières illustrée



Gamelin, Alain et al. **Trois-Rivières illustrée**, Corporation des fêtes du 350^e anniversaire de Trois-Rivières, 1984, 228p. (20,00\$)

En français - French version

Forêt et société en MAURICIE



Hardy, René et Normand Séguin, **Forêt et société en Mauricie**, Boréal Express/Musée national de l'Homme, Montréal, 1984, 222p. (17,50\$)

Parues en mai dernier, ces publications de trois professeurs-historiens à l'Université du Québec à Trois-Rivières, assistés d'Alain Gamelin et de Guy Toupin, sont des jalons vers la réalisation d'un projet de synthèse de l'histoire sociale mauricienne, depuis 1850 jusqu'à nos jours.

Les 6 chapitres de *Forêt et société*, complétés de photos et de cartes, proposent l'étude d'un siècle de vie mauricienne. En 1830, la Mauricie, encore inconnue, est un espace mental limité au sud par Trois-Rivières, bourg sis au confluent d'une rivière aux sources boréales: le Saint-Maurice. Ce dernier draine un espace forestier à dépouiller d'abord, à coloniser ensuite. La flore de ces régions tempérées comprend de magnifiques conifères: les pins blancs et rouges, réputés comme bois d'œuvre. La recherche de ces pinèdes mobilise vers l'arrière-pays des arpenteurs suivis des grands entrepreneurs: la carte forestière se quadrille de concessions.

Les équipements pour le flottage du bois sur le Saint-Maurice ainsi que les routes constituent un début d'infrastructure régionale à laquelle s'a-

joute un réseau ferroviaire qui aboutit au port de Trois-Rivières. La ville resserre ainsi les liens avec l'arrière-pays, fournisseur de bois et de denrées agricoles.

Un long chapitre est consacré à l'étude des conditions de travail et de vie du bûcheron, ce bûcheron-paysan qui poursuit l'avancée de l'économie agricole vers le plateau laurentien le long d'un front pionnier. Trois-Rivières, chef-lieu de ce monde agro-forestier, modernise ses industries lorsque le bois de pâte succède au bois de sciage.

D'une lecture agréable, *Trois-Rivières illustrée* reprend les principaux aspects de l'évolution industrielle, aspects sur lesquels conclut *Forêt et société*. Cet album-souvenir, dédié aux Trifluviens, témoins du 350^{ième} anniversaire de leur ville, remonte également aux origines françaises de cet important comptoir de traite de fourrures, né du Saint-Maurice. L'expansion économique du bourg qui lui succède, repose sur la forêt.

À la fin du XIX^{ème} siècle, l'entrée de la Mauricie dans l'ère industrielle passe par la vallée du Saint-Maurice dont les verrous s'équipent de centrales hydro-électriques. Des papeteries jalonnent le jeune réseau urbain. Des cheminées s'élèvent au Cap-de-la-Madeleine et à Trois-Rivières qui, dès lors, ne sera plus la même. La forme de l'habitat se modifie, la gestion municipale se complique, une abondante population ouvrière et besogneuse y vit dans un environnement malsain que l'aisance des années 1960 n'a pas réussi à corriger entièrement. L'un des huit chapitres décrit les loisirs trifluviens, un autre est consacré à l'Église trifluviennne.

À la reproduction soignée de gravures et de 210 photos parfaitement intégrées au texte, viennent s'ajouter des légendes élaborées et significatives. Le tout rappelle aux jeunes Trifluviens le souvenir d'un «Trois-Rivières disparue» et le respect des modes de vie de leurs aînés, qu'ils aient vécu bourgeois ou ouvriers. ■

Louise Verreault

BeauxArts



Beaux-Arts Magazine, mensuel de l'actualité des arts, France. (4,95\$)

Depuis un peu plus d'un an, cette nouvelle revue française publie chaque mois une centaine de pages où abondent les illustrations en couleurs. Le papier glacé, le design et la qualité du montage lui donnent un look professionnel. En peu de temps, elle a gagné un très grand marché. Or, même si la forme des premiers numéros était très soignée, la qualité des articles laissait à désirer. Dans les derniers numéros, toutefois, on constate une nette amélioration au niveau de la traduction des textes et du choix des auteurs: Bachelard, Minasseau, Petit, Baratelli, Lemaire, Lascault.

Beaux-Arts Magazine fait chaque mois le tour du monde des arts en vue de séduire le connaisseur, le praticien, le critique et l'antiquaire ainsi que l'amateur et le curieux. La tactique de la nouvelle revue: chacune des 13 chroniques vise un type différent de lecteur potentiel.

Soulignons la grande qualité des chroniques: les «informations» pour les curieux, les «biographies» pour les indiscrets, les «livres» pour les bouquins et le «calendrier» pour les riches... ou les rêveurs. Ces chroniques évoquent la quasi-totalité des événements artistiques du monde occidental, de l'art aztèque à l'art actuel, empruntant des moyens d'expression très variés. De bonnes chroniques, certes, mais elles n'innovent en rien, relevant ainsi d'une technique de commercialisation dépassée par rapport

aux autres sections de la revue. Dans la chronique «une ville», par exemple, l'ensemble des musées, des sites et des principaux édifices d'une ville française font l'objet d'une description et d'une analyse. En vedette cet été: Genève, Bordeaux, Nice.

Comme le nom de la revue le suggère, l'apparence est d'un grand chic et les sujets traités sont élégants. De grands noms, des expositions prestigieuses, bref, les Beaux-Arts en général alimentent les articles de fond. Acquisitions, collections et grands projets du Louvre, du Metropolitan Museum ou du British Museum... Jos Tremblay n'existe pas pour cette revue. Malgré cet élitisme manifeste, *Beaux-Arts Magazine* réserve dans chaque numéro une section à la photographie ainsi qu'une autre à un jeune créateur, choix qui démontrent l'ouverture d'esprit du comité de direction.

Le snobisme français paye encore, semble-t-il. Après moins de six parutions, l'argent rentre, les «pubs» de prestige se pointent (alcool, thé, parfums, cigarettes et grandes galeries d'art) et, comble de la réussite, on offre un coffret *Beaux-Arts Magazine*... couleur bourgogne. Chic, très chic.

Morale de l'histoire: faut-il d'abord soigner l'apparence? Je répondrais que oui. Encore faut-il le marché français et... le budget. Vous souvenez-vous de votre premier Larousse illustré? Vous souvenez-vous de l'effet des premiers téléviseurs couleurs? Le contenu ne révolutionnait rien, seule l'image transformait le médium. *Beaux-Arts Magazine* en a saisi l'avantage. ■

François Lachapelle